

INITIATIVE POUR L'AVENIR DES GRANDS FLEUVES (IAGF)

LA PLACE DU FLEUVE DANS L'ATTENUATION ET L'ADAPTATION DE NOS SOCIÉTÉS AU CHANGEMENT CLIMATIQUE

LE FLEUVE, VECTEUR DE CIVILISATION ET OBJET DE CROYANCES – UNE INTRODUCTION

Pascal Bourdeaux
École Pratique des Hautes Études

Mentionner le nom d'un fleuve, c'est souvent lui rattacher celui d'une ville (Paris et la Seine, Londres et la Tamise, Florence et l'Arno), a fortiori de nos jours où les tendances à l'urbanisation continuent de s'accroître au niveau mondial. Ce peut être évoquer les traits d'une culture régionale (la Rhénanie des princes palatins, l'Europe danubienne, La Louisiane et le Mississippi). Le seul nom d'un fleuve reste parfois attaché à la grandeur d'un empire : il est ainsi impossible d'envisager la grandeur de la Rome antique sans le Tibre, celle de l'Égypte sans le Nil, de Babylone ou de la Mésopotamie sans le Tigre et l'Euphrate. En Asie, sinisée ou indianisée, les constats sont les mêmes lorsqu'on évoque les grandes puissances hydrauliques qu'ont été à leurs apogées respectives la Chine des Han ou l'empire Khmer. D'un mot, considérer les fleuves, c'est avant toute chose comprendre en quoi ces derniers sont, à toute époque, vecteur essentiel de civilisation.

Les avancées industrielles et technologiques, perçues un temps avec optimisme (culte du progrès découlant du positivisme, idéal d'un expansionnisme ininterrompu, élargissement des sphères de connaissances humaines) avant d'être remises en cause et décriées parfois sous des formes alarmistes (prises de consciences contemporaines de la finitude du monde, du tarissement des ressources, du dérèglement des écosystèmes) ont eu tendance à définir les questions environnementales et de développement, notamment celles liées aux fleuves, sous des angles essentiellement techniques (gestion de bassins versants, etc.), économiques (optimisation du développement économique), politiques (enjeux du partage ou de l'internationalisation des accès à l'eau), environnementaux (maîtrise quantitative et veille qualitative de la ressource). Face à des situations de vulnérabilité ou de risques, on attend ainsi des États et des instances internationales les décisions politiques appropriées tout en incitant plus ou moins efficacement les sociétés civiles et les citoyens, par définition coresponsables, tout particulièrement dans les pays développés, à modifier leurs comportements et modes de vie. La technocratie d'un côté, la logique consumériste de l'autre, sont ainsi au centre des débats. S'ils sont des éléments indispensables à la recherche d'atténuation du changement climatique, ils ne sont certainement pas les seuls, ni les plus pertinents pour inventer les adaptations nécessaires aux évolutions environnementales et climatiques qui se doivent d'être innovantes, acceptées, pérennes.

L'instinct et le bon sens ont de tout temps poussé les hommes à développer des installations de vies communautaires aux abords de fleuves, lesquels apportaient ses besoins primaires, fertilisaient des zones agricoles et d'élevage, plaçaient l'homme sur des grandes voies de circulation à une époque où le déplacement fluvial était plus facile que le déplacement terrestre. Pascal considérait ainsi en son temps que le fleuve est un chemin qui marche. Aujourd'hui le constat qu'il faisait du fleuve comme facteur de mobilité reste valide, tout autant que ceux concernant ses abords comme site d'implantation humaine. Maîtrise de l'environnement naturel et structuration des espaces sociaux sont toujours allés de pair. Il ne peut en être différemment de nos jours même si la modernité – ou l'ultramodernité – tendent à gommer les évidences de l'équilibre entre nature et culture, entre préservation d'espaces naturels et gestion des espaces anthropisés, ou pour ce qui nous concerne plus directement, entre

multifonctionnalités créditées au fleuve et connectivités renforcées des bassins fluviaux et de leurs implantations humaines.

La coexistence des dimensions matérielles et immatérielles de la culture ont assuré la persistance de grandes civilisations fluviales. De ce point de vue, il n'est donc pas inutile de rappeler que les sciences historiques mériteraient d'être plus souvent systématiquement mobilisées afin de voir en quoi ces précieux héritages peuvent enrichir notre réflexion et nos diagnostics sur la situation actuelle : les savoirs anciens, les traditions locales, les sagesses, les grands textes sacrés de même que les littératures orales ou les expressions artistiques, ont cherché en leur temps des réponses et des parades aux aléas climatiques ou aux risques sanitaires ; ou bien ont elles exprimé des mises en gardes, des assurances, des réconforts face aux dangers d'une nature sauvage ou en voie de domestication. Les croyances de toutes natures et de toutes expressions, des plus savantes aux plus primitives, religieuses ou séculières, ritualisées ou spéculatives, fournissent elles aussi des conceptions sur l'eau source de vie en général, parfois même sur les fleuves réels ou imaginés et sur les interactions entre cycle de la nature et activités humaines. Croyances et systèmes de pensée ont contribué, et contribuent toujours, parfois à l'encontre de la modernité, à faire fonctionner ou à préserver des écosystèmes de taille très diverses.

Outre les textes vernaculaires (qu'ils soient de nature techniques, sacrés, métaphoriques, poétiques), c'est aussi à travers la lecture du paysage religieux et sacré aux abords du fleuve que les logiques et les équilibres locaux peuvent être appréhendés, compris et pris en compte dans l'élaboration de futurs projets. Prendre compte des enjeux de l'adaptations serait peut-être aussi enrichir les démarches prospectives de savoirs locaux tout en étant soucieux de conserver (ou de patrimonialiser) certains aspects tangibles et intangibles des cultures. C'est, de ce point de vue, savoir être redevable et respectueux des modes de sacralisation et des fonctions que les sociétés anciennes ont attribué au fleuve et que les sociétés actuelles pourraient mieux tenir compte. Mais c'est aussi, en prolongement, considérer comment ces croyances évoluent et comment de nouvelles sont apparues en conséquence, précisément, des mutations contemporaines. C'est observer encore comment les communautés religieuses, les Églises, peuvent être aussi acteurs de cette recherche de solutions pratiques, éthiques, écologiques et pas uniquement des réceptacles à des angoisses individuelles ou collectives.

Le dérèglement des eaux du Mékong, la remontée des eaux marines dans le delta, par exemple, ne modifient pas uniquement les cycles rizicoles ou les flux migratoires, ils viennent également modifier les rites propitiatoires, le calendrier des rites agraires et ceux liés à la montée des eaux, les pratiques funéraires, les cohésions communautaires, le culte des ancêtres ; ils affectent, autrement dit, l'univers mental et spirituel des populations autochtones, qu'elles soient laotiennes, cambodgiennes, vietnamiennes, bouddhistes, chrétiennes, confucéennes ou athées.

Où que l'on se trouve dans le monde, l'intérêt porté aux évolutions de ces sphères spirituelles permet certainement de mieux appréhender les modes de résilience face aux aléas et changement climatiques, mais aussi certaines logiques d'action ou stratégies d'adaptation étaient utiles dans le passé, qui le sont aujourd'hui encore sous des formes parfois réactualisées.

Puiser à la source des sciences sociales et humaines permet ainsi de considérer le fleuve comme un vecteur de civilisation, comme un mode pertinent d'approche des cultures et des états modernes, comme un support de l'imaginaire et, finalement, comme un objet et un sujet de croyance universels.